

les principales sont : le bengali, le kanara, le mahratte, le malabar ; toutes dérivent de deux langues mortes, qu'on nomme langues sacrées, le *sanskrit* et le *pali*.

L'Inde possède une littérature des plus riches et des plus anciennes du monde : elle se compose des *vidas*, livres sacrés auxquels se rattachent les *upavédas* et les *puranas*, vastes commentaires qui contiennent toute une encyclopédie, d'un grand nombre de drames, et enfin d'ouvrages philosophiques, où l'on trouve en germe tous les systèmes de la Grèce aussi bien que ceux des temps modernes.

Les commencements de l'histoire de l'Inde sont extrêmement fabuleux. Les Hindous font remonter leur origine à une antiquité exagérée ; cependant, en réduisant leurs calculs à de justes proportions, on peut placer le commencement de leur première dynastie (celle des rois Chandros) à l'an 3200 avant J.-C. Manou fut leur premier législateur.

L'histoire vraiment authentique de cette contrée ne commence guère qu'à l'an 1000 de J.-C., époque de la conquête de l'Inde par les *Gaznévides*.

L'Angleterre possède de nombreux territoires dans les Indes Orientales. La France n'en possède que quelques-uns.

Le gouvernement de l'empire indou est exercé directement par la Couronne depuis 1858, année de l'abolition de la Compagnie des Indes.

Dans ce moment on est à construire des chars urbains qui devront circuler dès le 1er octobre dans diverses parties de la ville. Les rues sont bien éclairées et d'une grande propreté. Les principaux édifices sont le bureau de Poste, la Banque, le Télégraphe, la Douane, le Gouvernement et la gare du chemin de fer *Great Indian*, etc., etc.

À ma prochaine, je vous donnerai tout probablement la relation de mon voyage à Benarès et Lucknow.

JOSEPH-AIMÉ MASSUÉ.

CANDIDATURES

COMTÉS.	M.	I.	O.
Argenteuil.....	Owens.....	Gilman	
Bagot.....	Casavant.....	Blais	
Beauharnois.....	Bergevin.....		
Beauce.....	Goyette.....		
Bellechasse.....	Blanchet.....	Poirier	
Berthier.....	Faucher de St. Maurice.....	Boutin	
Bonaventure.....	Robillard.....		
Brome.....	Pelland.....		
Chambly.....	Riopel.....	Lemieux	
Champlain.....	Lynch.....	Warren	
Charlevoix.....	Martel.....	Préfontaine	
Châteauguay.....	Dr R. Trudel.....		
Chicoutimi.....	Gauthier.....	Chouinard	
Compton.....	LePailleur.....	Laberge	
Deux-Montagnes.....	Sawyer.....	MacMaster	
Dorchester.....	Champagne.....		
Drummond.....	Audet.....	Larochelle	
Gaspé.....	Préfontaine.....	Watts	
Hochelaga.....	Gaspé.....		
Huntingdon.....	Flynn.....		
Iberville.....	Beaubien.....		
Jacques-Cartier.....	Huntingdon.....	Cameron	
Joliette.....	Iberville.....	Charland	
Kamouraska.....	Jacques-Cartier.....	Demers	
Laprairie.....	Lecavalier.....	Dawes	
L'Assomption.....	Lavallée.....		
Laval.....	Guilbault.....		
Lévis.....	Kamouraska.....	Letellier	
L'Islet.....	Laprairie.....	Gagnon	
Lotbinière.....	L'Assomption.....		
Maskinongé.....	Laval.....		
Mégantic.....	Lévis.....		
Missisquoi.....	L'Islet.....		
Montcalm.....	Lotbinière.....	Joly	
Montmagny.....	Maskinongé.....		
Montmorency.....	Mégantic.....		
Montréal-Est.....	Missisquoi.....		
Montréal-Centre.....	Montcalm.....		
Montréal-Ouest.....	Montmagny.....		
Napierville.....	Montmorency.....		
Nicolet.....	Montréal-Est.....		
Ottawa.....	Montréal-Centre.....		
Pontiac.....	Montréal-Ouest.....		
Portneuf.....	Napierville.....		
Québec-Centre.....	Nicolet.....		
Québec-Ouest.....	Ottawa.....		
Québec-Est.....	Pontiac.....		
Québec-Comté.....	Portneuf.....		
Richelieu.....	Québec-Centre.....		
Richmond et Wolf.....	Québec-Ouest.....		
Rimouski.....	Québec-Est.....		
Rouville.....	Québec-Comté.....		
St-Hyacinthe.....	Richelieu.....		
St-Jean.....	Richmond et Wolf.....		
St-Maurice.....	Rimouski.....		
Shefford.....	Rouville.....		
Sherbrooke.....	St-Hyacinthe.....		
Stanstead.....	St-Jean.....		
Stouffville.....	St-Maurice.....		
Témiscouata.....	Shefford.....		
Terrebonne.....	Sherbrooke.....		
Trois-Rivières.....	Stanstead.....		
Vaudreuil.....	Stouffville.....		
Verchères.....	Témiscouata.....		
Yamaska.....	Terrebonne.....		

POÉSIE

CLAIR DE LUNE

Émergeant des hauteurs comme un grand œil qui s'ouvre,
La lune, blanche et pâle, estompe de reflets
Le lis à peine éclos que l'aurore découvre
Et qu'elle offre au soleil émaillant les bosquets.

Le bœuf, au pré, la guette ; et sa tête indolente,
Sa tête douce et belle, au limpide regard,
S'avance lentement sur la haie odorante
Pour la voir monter mieux à son brillant décor.

L'oiseau tout ébloui dans sa verte tonnelle,
S'envole de la branche au gazon velouté ;
Et, prenant pour le jour l'éclat de sa prunelle,
Fait redire à l'espace un chant de volupté !

Des barques, au repos, que sa lumière inonde
Depuis la nef luisante au mât du perroquet,
On dirait à la voir, peinte dans l'eau profonde,
L'ancre au chaste profil qui les tient en arrêt.

Toi que le mousse acclame en sa joie indicible
Lorsque dans le ciel bleu tu montes vers le soir,
O lune ! dis-moi donc quelle main invisible
Te porte à l'horizon comme un vaste ostensor ?

N'es-tu pas sœur de l'astre à la chaleur féconde
Qui promet au sillon de splendides réveils,
Du soleil, en un mot, projetant sur le monde
Le reflet amoindri du soleil des soleils ?

Epanche sur mon être un jet de ta lumière ;
Et si ce rayon d'or contient la vérité,
Il sera — l'Éternel écoutant ma prière —
Le gage rassurant de l'immortalité !

PHILÉAS HUOT.

St-Roch de Québec, septembre 1881.

LES RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

II

Mme d'Hérigny à Mme Étienne Clavey.

(Suite)

« Je ne savais pas encore que la femme offensée ne peut se venger de celui qui l'outrage, sans que cette vengeance se retourne contre elle. J'étais livrée à moi-même, folle de colère. Atrociement malheureuse, atteinte dans les fibres les plus sensibles de mon cœur, je voulais blesser à mon tour. Peu m'importait le danger et l'imprudence des moyens.

« J'écrivis trois lignes, sans date, au revers de la lettre du comte :

« Venez ce soir, chez moi, à dix heures, je vous attends. »

« Et je signalai.

« Le soir, à l'heure précise, il arriva, par la porte du parc, restée ouverte. Il marchait doucement, cherchant la fenêtre de ma chambre sans doute. C'était tout simple, n'est-ce pas ? J'avais reçu sa lettre, je l'avais lue, j'y avais répondu. Rien de mieux... j'étais de facile conquête !

« Le salon du rez-de-chaussée donne accès dans le jardin par quelques marches fort basses.

« J'entends encore — j'entendrai toute ma vie — le bruit de ses pas incédés faisant crier le sable des allées, puis montant doucement.

« Quand le comte fut tout en haut, sur la dernière marche, j'ouvris la porte-fenêtre, et il se trouva devant moi, aveuglé par les flots de lumière qui tombaient directement sur lui des lustres resplendissants. Comme la veille, le salon était joyeusement rempli de clartés et de fleurs. Comme la veille, les parents et les amis s'y pressaient anxieux.

« Je pris la main du comte.

« — Venez, lui dis-je, ou vous attend.

« Il me suivit sans résistance, et je le sentais trembler. L'imprévu, la brusquerie de cette scène le terrifiaient.

« Il arrivait... prêt à triompher sans effort des larmes et de la faiblesse d'un enfant, et il se trouvait aux prises avec l'amour-propre outragé d'une femme.

« Je m'étais assise près de mon père. Il restait debout, chancelant et troublé comme un condamné.

« — Monsieur d'Assy, dis-je, vous m'avez écrit ce matin... vous desiriez me revoir. Après le malentendu d'hier, rien n'était plus naturel : je suis prête à vous entendre ; c'est ce que vous desiriez, n'est-ce pas ?

« Il ne put se méprendre, car ma voix et mes yeux lui criaient mon mépris. La sueur roulait en gouttes énormes sur son front, mais pas un mot ne sortit de ses lèvres contractées.

« — Il paraît, mon père, dis-je en souriant — j'avais tous les courages, ce soir-là — il paraît que M. d'Assy n'a pas, depuis hier, recouvré la parole. Nous attendrons, rien ne presse. Voulez-vous être assez bon pour le faire reconduire ?

« Mon père soupira, le domestique vint, et le comte d'Assy, pâle comme un mort, le suivit dans la rue.

« Cette scène avait eu cinquante témoins, j'étais vengée, mais j'étais perdue. Ni la mère ni le fils ne devaient me pardonner.

« Ils agirent habilement, les infâmes !

« À partir de ce jour, madame d'Assy, quand on prononçait mon nom, se retranchait derrière des réticences embarrassées... elle avait un sourire compatissant... quelques phrases sèches à l'adresse de ce mauvais sujet, son fils... J'étais un peu jeune, un peu folle... elle s'en était aperçue... à temps.

« Elle avait dû agir en conséquence... mais il n'y avait rien... rien autre chose... pouvait-on supposer... grand Dieu... jamais... ce serait affreux !

« Lui, avait une autre manière.

« Il riait très haut de sa mésaventure, affectant une confusion humble, sous laquelle perçait la satisfaction du triomphe. « — Ma mère a été un peu dure, murmurait-il. Pauvre petite !... C'est dommage, elle m'aimait bien... voyez plutôt... »

« Et il montrait avec indifférence, sans y attacher autrement de portée, les fatales lignes qui me condamnaient.

« Quand il avait surpris des regards étonnés ou railleurs, il reprenait sa lettre en toute hâte.

« — Comment, comment... disait-il... n'allez pas supposer, au moins... ce serait affreux... injuste... il n'y a rien... rien... c'est une charmante enfant, que j'aime infiniment... Je ne l'ai pas épousée, c'est vrai... ma mère est si rigoureuse... nous avons eu quelques démêlés... de fortune.

« Il passait pour très généreux... Ah ! les infâmes ! les infâmes !

« Quand mon père, désespéré, voulut leur disputer les débris de mon honneur, on alla à lui les mains tendues avec des regards attendris, comme à un malheureux dont il faut respecter la douleur ou ne pas exaspérer la folie.

« Le vieillard parla plus haut. Il essaya de réveiller ce qui, chez mon ancien fiancé, tient lieu de cœur... Roger d'Assy s'inclina, la tête découverte, jouait très noblement son personnage ; il déclara qu'il n'acceptait pas un duel avec un homme vénérable, digne de tous les respects. Il le suivrait sur le terrain, s'il y était forcé, mais il irait sans armes... et ne se défendrait pas.

« La galerie battit des mains... Et mon père est mort de douleur.

« Il me reste peu de chose à te dire maintenant. Sur ce fond de bassesses et de lâchetés, ressort une noble et chère mémoire, celle du marquis d'Hérigny, mon mari.

« Oncle maternel de mon fiancé, il avait assisté à la rupture de notre mariage, et on avait connu imparfaitement les causes, comme il avait su l'humiliation infligée à son neveu, seulement d'après les suppositions et commentaires du public. Il avait trop vécu avec sa sœur et son neveu pour les croire sur parole. Il vint à moi, loyalement, franchement, me demander une explication franche et loyale.

« — Je pressens une grande infamie, mademoiselle, me dit-il. Il me faudra rougir de mon propre sang... dites... que puis-je faire ?

« Mon père était mort depuis quelques semaines, j'étais seule, pleurant ma vie triste et mon dernier appui. Sa pitié me dilata le cœur. Je lui dis tout... mes craintes, mon espoir, mes tortures, mon imprudence. Il pleura mon malheur et sa honte... et me tendit les bras... Eperdue, je m'y jetai. Un mois après, je portais son nom. Mais ce dernier bonheur, d'être la compagne, l'enfant d'un homme loyal, Dieu me l'a retiré. Il est mort. Je suis seule de nouveau, et sous la cendre amoncelée qui recouvre mon cœur, la dernière étincelle est bien morte.

« Par malheur, je suis si jeune que mon corps indocile se débat et lutte encore pour vivre... c'est pour cela que, dans mon agonie, je crie vers toi ! »

Madame Étienne Clavey à la marquise d'Hérigny.

« C'est une triste histoire, ma Simone, bien triste. J'ai souffert, pleuré et rougi avec toi. Je t'ai comprise, je t'ai aimée d'une tendresse infinie.

« Dans cette solitude où tu vis, enveloppée de ta révolte, accablée sous une monstrueuse injustice, tu caresses ta douleur, tu te regardes vivre et souffrir, en cherchant, comme le gladiateur antique, la place pour tomber et mourir.

« C'est mal, ce que tu fais, Simone ; reprends courage, il le faut : tout te manque, dis-tu ? non, puisque je te reste. Tu verras comme je sais aimer depuis que j'ai connu les tortures et les joies de la maternité ! la femme n'est complète que le jour où elle est mère, et je t'aime en mère, mon enfant chéri ; non, ta vie n'est pas finie ; elle commence. Tu étais si droite et si pure, que tu as traversé toutes ces turpitudes sans être atteinte. Plus tu as souffert, plus tu as droit à ta part de joies. Tu retrouveras ici, ma bonne Simone, cette consolante certitude.

« Parlons un peu maintenant, si tu le veux, de cette famille qui va devenir la tienne. Tu ne dois pas arriver en étrangère, alors que tous attendent une sœur longtemps absente et désirée.

« Nous sommes considérés ici, en général, comme d'assez bons gens, mais fort originaux ; ne t'effraye pas : la plupart de ceux qui emploient cette épithète ne la comprennent pas ; l'effet n'en est pas moins produit. L'originalité consiste, pour nous, à rester tels que Dieu nous a créés, ayant reconnu l'impossibilité de faire mieux. Il est certain, de plus, que si nous voyons le vrai et le bien au bout d'une route, nous ne nous détournons pas uniquement pour aller faire la culbute là où le précédent mouton a sauté... nous ne sommes pas serviles... Nous ne sommes pas esclaves, nous marchons librement, la tête haute, parce que nous n'avons rien à cacher... la main tendue, parce que nous ne comprenons pas la vie sans la charité, ayant gravé dans nos cœurs et sur nos portes cette devise vraiment divine : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit. »

« Mon père et mon mari sont adorés ici ; je vis dans cette auréole, dont la reconnaissance augmente chaque jour le rayonnement, comme une pauvre petite planète qui gravite humblement en bémolant son étoile, et cela vaut mieux que la gloire mondaine, je te jure.

« Mon père n'a qu'une passion, ses fleurs. Il a des joies charmantes quand elles entrent par la porte, leurs corolles nuancées de pourpre ou d'azur, et qu'il peut admirer leurs tons mats et veloutés, la délicatesse infinie des tissus et des feuilles. Il les soigne et les opère avec la gravité délicate que ses malades apprécient chaque jour. Sa sereine vieillesse fait plaisir à voir au milieu des massifs odorants et des buissons de roses.

« Quand j'ai souri au gai sourire de cet homme simple dont la longue vie a été consacrée au bien de tous, je regarde le ciel avec reconnaissance.

« Mon mari a une passion aussi. Oserai-je te l'avouer ? et ne suis-je point aveuglée par un condamnable orgueil ? Non, je suis sûre de mon fait ; sa passion, c'est moi ! Depuis le jour, resté célèbre, où mon père me poussa dans ses bras, pour lui bien démontrer que je le détestais, notre tendresse a prospéré si bien qu'il faudrait maintenant arracher le cœur pour déraciner l'arbre.

« Ce n'est pas qu'il me flatte : il parle haut, et commande en maître. Mais nous avons refait le code ensemble : Je désire... il l'ordonne, et... cela revient au même... La loi de notre ménage est l'entente cordiale de deux puissances, nous obtenons ainsi une très douce vie.

« Dans notre cercle intime, nous avons encore ma belle-mère et son dernier fils. Mme Clavey est une femme des anciens